

Un romancier de Toronto

Naïm Kattan

Volume 9, numéro 3 (51), mai-juin 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60597ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kattan, N. (1967). Un romancier de Toronto. *Liberté*, 9(3), 74–75.

les écrits canadiens-anglais

un romancier de Toronto

Scratch one Dreamer est le premier roman de David Lewis Stein. Ancien journaliste à Maclean's, Stein est parti, voici quelques années, en Europe et il travaille au New York Herald Tribune (édition parisienne).

L'action de ce roman se déroule à Toronto. Joe Fried revient d'un long séjour à Londres et à New York. Et c'est tout le passé qui l'assaille, qui remonte à la surface. Il était parti pour échapper à l'emprise de sa famille, de son milieu et en quelque sorte à lui-même. Mais on ne peut pas régler son compte à sa jeunesse et à son adolescence à si bas prix. Joe Fried n'a fait que repousser le moment de l'affrontement. De retour à Toronto, il se trouve plongé dans l'atmosphère dont il ne s'était pas véritablement dégagé, qu'il n'avait pas réellement quittée. Il doit faire le bilan. Ses parents sont morts dans un accident de voiture, quand il était encore enfant. Il fut élevé par un oncle, Leo Alano. Stein dessine un portrait saisissant de cet homme.

À l'époque de la dépression, Olano fut l'un des dirigeants du mouvement communiste torontois. Il réussit à organiser les métallos dans une ville minière de l'Ontario. Il a su tenir tête à une compagnie américaine et finit par avoir gain de cause. Aux yeux des ouvriers, il faisait figure de héros. Ses rapports avec le communisme n'étaient pas faciles. Aux heures des grands déchirements, alors que le parti communiste était appelé à rejeter l'héritage de Staline, Olano fut obligé de sortir des rangs, d'être privé de la grande famille « à laquelle il a voué toute son existence ». Ce personnage n'a rien d'idyllique. Tandis qu'il consacrait ses jours et ses nuits à la cause du prolétariat, sa femme travaillait pour élever sa famille et pour le faire vivre.

À son retour, Joe retrouve son oncle avec lequel il s'était brouillé avant de quitter Toronto. Il est mourant, atteint d'un cancer. Mais voilà, le combat pour les bonnes causes n'est pas encore terminé. Son fils Kelly organise une manifestation devant une base aérienne pour protester contre la présence des Bomarc. Cette base se trouve dans la ville minière où Leo a mené ses premiers combats et où il compte encore des admirateurs. Dans un dernier sursaut, il va participer à l'action des manifestants pacifiques. Pourquoi ceux-ci protestent-ils ? N'est-ce pas pour satisfaire leur bonne conscience, calmer leur angoisse devant le vide spirituel qui les envahit ?

Stein décrit très bien ce groupe hétérogène de protestataires. Ils sont chrétiens fervents ou athées, hommes d'action ou penseurs illuminés.

Joe accompagne son cousin et sa cousine qui participent à la manifestation et il veut rester là en spectateur. N'assiste-t-il pas aussi à la manifestation à cause de la présence de son ancienne maîtresse Boag ? Son aventure a laissé en lui une blessure non cicatrisée. Il avait connu Boag alors qu'ils étaient tous les deux étudiants à l'Université de Toronto. La terrasse de l'hôtel Park Plaza est le théâtre de leurs épanchements.

Voilà que Boag est enceinte. Joe Fried a peur de ce que cela peut signifier pour lui et pour son avenir. Il aime la jeune fille, il l'épouserait bien mais il n'est pas encore assez adulte pour s'engager dans la vie. Celle-ci le comprend et décide de se faire avorter. Et c'est l'oncle Leo qui, indirectement, fournit l'argent nécessaire. Dès qu'ils se rencontrent, Joe et Boag oublient leur commune humiliation. Leur amour renaît, mais celle-ci est déjà mariée à un ancien ami de Joe qui est, lui aussi, l'un des dirigeants de la manifestation anti-nucléaire.

Ainsi, tous les personnages qui ont peuplé l'univers de Joe se trouvent un beau matin devant la clôture de la base aérienne. Joe est là en spectateur. Il veut se libérer de son passé, tout obtenir de la vie sans y mettre le prix. Bientôt il va peut-être partir avec Boag. Mais la vie est plus forte que son rêve d'adolescent. Elle le plonge malgré lui dans une réalité qui n'est en vérité qu'un rêve différent : la manifestation anti-nucléaire. Joe est entraîné dans l'action et il participe involontairement à une manifestation qui ne suscite en lui que des doutes. Boag ne le suivra pas. Son oncle meurt, mais il a finalement réussi à vivre un rêve d'adulte.

C'est la fin ambiguë qui donne son sens au roman de Stein. Son héros manque de force. Il n'est défini que par les événements et par ceux qui l'entourent. Ballotté entre le rêve de l'adolescence et celui de l'âge adulte, il accepte le choix que la vie lui impose. Stein réussit à décrire un monde où l'idéologie a fait faillite mais où le besoin de croire n'a rien perdu de sa force et de son urgence.

un poète de Montréal

Citant Ezra Pound, Irving Layton écrit, dans la préface de son dernier recueil de poèmes, que ce qui caractérise un poète c'est « une persistance de nature émotive », ainsi qu'« une forme particulière de contrôle ». On n'a pas l'impression que son oeuvre poétique donne une illustration convaincante de ses propres exigences. Persistance d'une nature émotive, certes oui. Son dernier recueil *Periods of the Moon*, comme les précédents, jette en vrac anecdotes prosaïques, plaisanteries d'un goût parfois douteux, persiflage, invectives vengeresses, descriptions de lieux et de personnes et aussi quelques beaux poèmes lyriques.

Indéniablement, Layton manque de contrôle. Il est d'une nature exubérante. Tout le remue : qu'il visite un café à Lyon, ou un camp de concentration, qu'il rencontre un poète allemand ou une prostituée niçoise, que ce soit l'anniversaire de son fils ou le centenaire du Canada, rien n'échappe à sa poésie. Layton est un gouaillieur. Il a le verbe haut et il sait qu'il peut se faire entendre. Aussi est-il souvent menacé par une forme insidieuse de cabotinage. Il ne se contente pas d'être non-conformiste, il a besoin de jouer les non-conformistes. Malgré l'irritation qu'il suscite, il finit par avoir gain de cause. Non seulement il réussit à se faire lire mais aussi réserve-t-il à ceux qui le découvrent d'heureuses surprises. A travers le charabia et l'anecdote, un poème surgit soudain. Et Layton, le poète, fait son apparition.

NAÏM KATTAN

Signalons la parution en traduction anglaise (chez McClelland and Stewart) de trois romans canadiens-français : *La Route d'Altamont*, de Gabrielle Roy, *L'eau est profonde*, de Diane Giguère, et *Prochain épisode*, d'Hubert Aquin.